

À MES AMIS, SUR LES FÊTES DE NOËL.

Souvent je me promène avec mes rêveries
Et les fantômes blancs des visions chéries
Que j'évoque parfois dans mon esprit pensif ;
C'est ainsi que, plongé dans la mélancolie,
Je trouve en les langueurs d'une sage folie
L'art de ne pas rester oisif.

Je venais de rêver à de bien tristes choses,
—Aux morts que mon esprit, souple en métamor-
[phoses,
Rêvêt et fait errer comme des vagabonds—
Lorsque soudain, amis, votre voix alarmante,
Pareille au grondement d'une forte tourmente,
M'éveille en sursaut, écoutons :

“ Pourquoi toujours errer avec les pâles ombres,
“ Par des nuits sans étoile, en ces lieux froids et
[sombres
“ Où l'on entend que pleurs, que sours gémisse-
[ments
“ Sortant des profondeurs des grottes infernales
“ Et frappant les échos des voutes sépulcrales,
“ Séjours des pleurs et des tourments ?
“ Si les oiseaux chanteurs ne se font plus entendre,
“ Qu'au moins le doux accent d'une voix pure et
[tendre
“ Qu'accompagne la lyre aux sons mélodieux,
“ Nous flatte encor l'oreille, aux saisons des tem-
[pêtes !
“ Voici Noël ! Noël et ses bruyantes fêtes !
“ Chante, ô poète harmonieux ! ”

Amis, j'étais, un jour, plein d'ardeur et de verve,
Mais aujourd'hui je pleure, et ma voix vous énerve !
Vous de cadence des chants à qui n'a que des pleurs !
Quoi ? tout gémit de voir la nature expirante,
Et moi, je laisserais mon âme indifférente
A de légitimes douleurs !

Comment chanter, hélas ! quand tout ce qui res-
[pire,
Quand tout ce qui se meut gémit, pleure et sou-
[pire ?
La nature agonise, et moi, je chanterais !
Non ! la muse se tait ; et le pauvre poète
Va suspendre, en pleurant, sa lyre, alors muette,
Aux branches des sombres cyprès ;

Et son front que le vent de la douleur caresse
Se courbe sous le poids du chagrin qui l'opresse,
Comme un lys qui se penche au bord d'un noir
[torrent,
Ou comme un arbrisseau battu par les orages,
Qui, sans avoir du temps essuyé les outrages,
S'incline débile et mourant.

Pendant que la douleur, les chagrins et les peines
Tarissent jusqu'au sang qui coule dans mes veines,
Vous sentez déborder, toujours pleins de verdure,
Cette sève de feu qui bouillie dans votre âme,
Et dont moi, jeune encor, je ne sens plus la flamme
Qui ranimerait mon ardeur.

Que vous êtes heureux de recevoir encore
Cette bouillante sève et ce feu qui dévore !
Ils fécondent l'amour où germent les désirs !
Or, c'est ainsi que même aux saisons des tempêtes,
Votre bouillante ardeur ne vous porte qu'aux fêtes,
Qu'aux festins, banquets et plaisirs.

Puisque votre jeune âge aux plaisirs vous convie,
Jouissez, jeunes gens, jouissez de la vie,
Profitez des beaux jours de votre doux printemps !
La jeunesse est la fleur qui naît avec l'aurore,
Et dont l'arôme, un jour, s'exhale et s'évapore
Au souffle glacé des autans.

Respirez à longs traits les parfums de la rose !
Et sans vous reposer où l'épine se pose,
Glissez légèrement comme le papillon
Qui va de fleur en fleur, passe, frémit et vole,
Sans jamais se fixer sur aucune corolle
Qui cacherait un aiguillon !

Sur des écueils bien doux quelquefois on se brise ;
Malheur à l'amoureux que la beauté méprise,
Il brûle davantage et la poursuit de près !
L'amour, ce n'est d'abord qu'un simple feu de
[pailles,
Puis c'est le feu rongeur qui rase tout : broussailles,
Arbrisseaux, arbres et forêts.

Oh ! prenez garde, amis, d'attiser dans votre âme
Le feu des passions dont la mourante flamme
S'endort dans notre cœur comme dans un foyer !
C'est de même qu'on voit s'allumer l'incendie,
Lorsque souffle un vent fort sur la braise attédie
Qui peut à peine flamber.

O valse, et toi polka ! rondes étourdissantes
Qui donnez le vertige aux âmes languissantes,
C'est vous qui déchirez tout voile de candeur !
C'est dans le tourbillon de ces danses trop vives
Que vous avez perdu, vous, ô femmes lascives !
Les roses de votre pudeur.

Et gardez-vous surtout de la liqueur traîtresse
Dont l'abus et l'excès, donnant la folle ivresse,
De sa triste victime enlèvent la vigueur !
Que le jus du nectar, de sa vapeur mousseuse,
Ne fasse que griser la jeunesse, amoureuse
Des saintes vignes du seigneur !

Fuyez des cabarets les hordes turbulentes
Dont la raison ressemble à ces torches tremblantes
Qui mêlent leur fumée à la vapeur du vin !
Combien de malheureux dans ces bouges infâmes,
Meurent en se roulant sur leurs brasiers en
[flammes !
Quelle mort ! quelle horrible fin !

Si le Dieu bienfaisant, dans sa bonté suprême,
Répands les doux bienfaits à ses enfants qu'il aime,
Il faut s'en réjouir et non en user mal !
Réjouissez-vous donc, ô bouillante jeunesse !
Riez, chantez, dansez ! tressaillez d'allégresse,
Voici, voici le carnaval !

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, Décembre, 1884.

DERNIERES PAGES.

Au commencement du mois dernier, succombait
lentement à l'impitoyable consommation, une frêle
jeune fille, unique enfant d'une noble famille.

Quelques jours plus tard, sa mère affligée m'a-
dressait quelques pages, trouvées pêle-mêle au mi-
lieu des derniers objets que la main de sa bien-
aimée avait touchés.

D'un caractère très irrégulier, difficilement tra-
cées, presque illisibles, ces lignes trompées des
larmes d'une mourante m'émurent profondément.
Je les ai placées au nombre de mes reliques.
Cependant, je les regarde souvent. Je ne puis
résister au désir de vous les faire lire avec moi.

* *

“ C'est à vingt ans, c'est à l'âge que les poètes
ont divinisé, c'est dans la première fleur même de
la jeunesse que je vais rendre mon dernier sou-
pir.

“ Quelques jours, quelques heures encore, quel-
ques minutes peut-être, et je ne serai plus ! Je
serai morte !... ”

“ Morte !... Moi à qui la fortune sourit, moi
aimée et fêtée, moi gâtée de la nature, moi la plus
heureuse des jeunes filles ! Ah !

“ Comment supporter le poids d'une telle pen-
sée ?

“ O Vierge Sainte, si miséricordieuse, si bonne
parfois, refusez-vous d'entendre ma prière ? Fer-
merez-vous toujours l'oreille au cri qui part du
plus profond de mon âme ? Si vous ne voulez me
laisser la vie,—pour laquelle je donnerais et ma
fortune et mon bien-être,—que ne m'envoyez-vous
le courage et la force nécessaires pour vaincre l'idée
cruelle du départ prochain que je hâte par mon
exaspération, ma révolte ?

“ Ne calmerez-vous pas cette fougue de ma
nature qui fait que je combats contre l'étreinte
hideuse de la mort que je sens déjà ?

“ Pourquoi ne pas m'apprendre plutôt l'humble
soumission aux immuables décrets de la volonté
divine et suprême ?

“ Pourquoi voir, sans attention, les larmes tom-
ber brûlantes de mes yeux,—ces larmes de mon
âme ?

“ Avec les bijoux, les ai-je entendu murmurer
de la pièce voisine : mais elles s'en vont, elles
sont déjà parties !... ”

“ Comme je suis leurs mouvements, blottie der-
rière les carreaux de ma fenêtre ! Comme je les
compte, elles qui emportent chacune une goutte
du sang de mon cœur !... ”

“ Comme je voudrais de mon souffle encore
tiède, les disputer au vent qui les mène !

“ J'y suis impuissante... ”

“ Cette anxiété, cette lutte m'affaiblit et m'affaise
davantage, et arrachant mon regard du dehors,
traînant mes pas lents à travers ma demeure, je les
retrouve partout ces feuilles mortes !... ”

“ Dans le grand salon sombre, dans ma cham-
brette rose, dans mon sommeil, dans mes rêves,
partout et toujours elles me haudent ! Partout
j'entends le bruissement de leur valse folle, tou-
jours je les sens m'enlevant les dernières parcelles
d'un reste de vigueur chèrement disputé... ”

“ Il me faudra, quand même, partir avec la
dernière. Avec elle il me faudra dire adieu à tout
ce que j'ai aimée, à tout ce que j'aime, à tout ce
qui me fait tenir tant à la vie.

“ Que me restera-t-il des éloges flatteurs du
monde brillant que je n'ai qu'entre vu pourtant ?
Qu'emporterai-je des premiers succès dont je sa-
voure encore les timides émotions !... ”

“ Ah ! que deviendra cette main blanche, cette
main soignée, dont jamais un vilain gant n'a osé
dissimuler la forme élégante ? Que deviendront
ces cheveux dorés, noués avec orgueil, si souvent
effleurés par les lèvres maternelles ? Que devien-
dront ces yeux, ces yeux dont la flamme ardente a
su, malgré ma courte carrière, enchaîner des cœurs
à mon cœur ?

“ Tout cela sera scrupuleusement placé entre
quatre froides planches. Quelques jours, et ces
trésors de ma jeunesse, ces traits aimés que me
renvoyait ma glace, seront un objet d'horreur !

“ Richesse de l'adolescence, tu perdras ton par-
fum sous le venin hideux d'insectes repoussants !

“ Mais pourquoi ne pas laisser au monde la
fleur née sous la puissance de son souffle enivrant,
—pourquoi lui ravir son bien ?... ”

“ Ah ! je comprends. Berthe sur la terre n'a
plus de place... ”

Qu'importe alors celle du ciel !... ”

“ Mon Dieu ! pardon... Pardon pour tout ce
que laisse échapper mon cœur malade, pardon pour
les murmures que fait monter à mes lèvres, tom-
ber de ma plume, l'impatience de mon état lan-